

JULES ROMAINS

PUISSANCES
DE PARIS

Septième édition

nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD





TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, RÉSERVÉS POUR
TOUS PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE,
COPYRIGHT BY GASTON GALLIMARD 1919

I
LES RUES

LA RUE LAFERRIÈRE

Courbe comme les formes qui excitent l'amour, et comme le bras qui cerne une taille avant de la serrer, elle paraît vouée à soi. Aucun mouvement de la ville ne la traverse ; mais plusieurs y aboutissent et s'y calfeutrent. On dirait que ses murailles font un tournant pour ralentir les corps qui passent, pour en être frôlées de plus près et pour les tirer par quelque porte. Elle s'ouvre discrètement sur une voie affairée et ne lui propose guère d'échanges. Elle accueille bien quelques hommes, mais on sent qu'elle choisit. Parfois elle lui envoie des femmes, comme une haleine fardée qui décourage. Un peu bous-

PUISSANCES DE PARIS

culées, elles s'insinuent entre les forces. La foule qui descend, attirée par le centre de la ville, n'en est pas troublée. Mais celle qui monte est poussée en arrière, et lutte pour ne pas céder à la douceur de descendre comme elles. La foule réagit ; elle contrarie les belles démarches abandonnées. Puis elle aperçoit l'autre rue, les trottoirs solitaires, les pavés qui sourient comme des dents propres ; les réverbères qui attendent, dans une posture de filles. Elle voudrait se disperser dans les maisons mystérieuses, n'y être plus que des couples blottis derrière de jolis rideaux, laitoux et froncés, qui efféminent le jour et lui mettent des jupons de dentelle.

La rue donne ainsi à une foule voisine le désir de la mort. Elle-même ressemble au néant. Elle n'existe qu'à certaines heures, quand des visages s'approchent des vitres, ou la nuit, quand un groupe, sorti d'un théâtre, vaporise en elle sa gaîté comme une fiole à parfums.

PUISSANCES DE PARIS

Mais elle est surtout réelle dans la pensée des autres rues, et dans leur désir obscur de lui ressembler. Car elle qui se tait, qui ne bouge pas, qui pourrait être, qui préfère ne pas vivre toute à la fois pour jouir plus sûrement, qui se morcelle pour s'alléger, ne connaît-elle pas mieux le bonheur que celles où roulent des camions ?

LA RUE SOUFFLOT

Elle est large et courte, comme une place qui aurait fondu et coulé. Elle s'incline vers l'Ouest. Selon les heures, les mouvements de ses hommes changent de sens : le matin, ils descendent la pente ; le soir, ils la remontent ; ainsi ils tournent toujours le dos au soleil, et ils ont leur ombre devant eux.

Elle rencontre la rue Saint-Jacques qui ne réussit pas à la traverser, qui s'émousse contre elle, et y pulvérise ses passants, à droite, à gauche, en rythmes obliques. La rue Saint-Jacques a bien l'air de continuer tout droit. Mais ce ne sont plus que des maisons et des

PUISSANCES DE PARIS

trottoirs vides ; elle n'a la force d'exister plus loin que lorsque les écoles renaissent, après la nuit.

La rue Soufflot n'a guère le temps de s'approprier les jets diffus de l'autre ; elle reste froide, poreuse, déchiquetée. Les boutiques semblent en retrait ; de rares voitures, des fiacres, peu de camions, s'arrêtent, deux roues dans le ruisseau.

On dirait que la rue ne sent rien et ne pense rien. Pourtant elle se soulève vers le Panthéon, elle est le commencement encore prosterné, déjà solennel du dôme. Elle a de l'âme par hasard, un jour dans une année, mais tellement qu'il en éclate un dieu.

LA RUE DU HAVRE

Elle existe sans perfection. Où commence-t-elle à devenir autre chose que plusieurs rues qui s'enlacent ? Jusqu'où est-elle une rue qui s'épanouit ? Elle semble le milieu d'une gerbe, la ceinture compacte et chaude qu'on peut empoigner.

Trapue, allant d'une gare à un grand magasin, elle est une contraction. Elle pénètre vigoureusement dans les murs, y renfle des tubercules de foule : pâtisseries, restaurants, hôtels. Mais elle vit plus encore par les mouvements qui se hâtent de la quitter.

Les deux files de voitures de la rue Saint-Lazare que trouvent des inter-

PUISSANCES DE PARIS

valles et qui glissent en sens inverse comme deux tamis ; et la place du Havre boule de voitures aux vides changeants, éponge que l'on tord, laissent dégoutter la multitude dans le goulot de la rue.

Elle a trop de vie pour trouver un ordre. Son corps est informe et trouble comme celui d'une foule qui ne durera qu'une heure. Les trottoirs veulent se joindre à travers la chaussée. La cohue s'y étale et s'effiloche entre les roues. Les véhicules ont des désirs de vitesse. Ils se lancent au hasard, oubliant leur droite, puis s'immobilisent l'un contre l'autre. Leur masse, assemblage de galops coincés, bouge à peine, comme un terrain qui se lézarde avant l'éboulement.

Malgré sa fougue et sa confusion qui lui font une adolescence inépuisable, la rue consent à un rythme. La grosse horloge de la gare domine la rue et lui impose le temps. L'angle net et noir des aiguilles, leur écartement et leur rappro-

PUISSANCES DE PARIS

chement réguliers influencent les courbes qui, lovées, grouillent en bas.

La rue est confiante ; elle croit à son effort et à sa lutte ; elle entrevoit des chocs, des batailles qui créeraient un équilibre. Elle ignore la fluidité, le repos, la vie latente. Même la nuit, elle dure. Quand les autres se tarissent, et quand toutes les portes des maisons ont fini de les boire, il y a encore sur elle des pas qui vont vite et qui sonnent.

LA RUE ROYALE

Les hommes de chaque trottoir vont dans les deux sens ; ils ne font pas, à plusieurs, ici ou là, un courant sûr de lui-même. Un itinéraire en contre-carre un autre. Aussi, l'âme de la rue n'est point fibreuse ; ce ne sont pas de longues traînées qui s'enlacent en faisceau, et qui luisent en se frottant. L'âme naît à la fois de cent petits chocs ; elle est l'arête de bien des vagues ; au hasard, entre deux corps, elle éclate, comme le bruit sec entre deux ongles qui s'agrippent.

Un trottoir est lourd de brasseries et de cafés ; les terrasses, gonflées, gre-



nrf